

Edgar Morin : “Le sort de la planète et de l’humanité, voilà ma préoccupation finale”

- [Weronika Zarachowicz](#)

Résistant, juif, communiste, anthropologue... A 98 ans, cet insatiable curieux publie ses Mémoires, “Les souvenirs viennent à ma rencontre” (Fayard). Il y raconte une vie d’engagements et garde l’espoir qu’advienne enfin une ère écologique. Edgar Morin sera également l’invité de Téléràma Dialogue, lundi 23 septembre au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

Il revient d’un colloque au Brésil, où l’on rendait hommage à son œuvre, après un passage par Rome, où il a rencontré le pape. Vient de fêter ses 98 ans, qu’il a accueillis, sur Twitter, par une pirouette poétique : « *Est-elle venue la saison/Avec mon anniversaire/D’atteindre l’âge de raison ?/Ou n’est-ce pas nécessaire ?* » Non, sourit [Edgar Morin](#). On n’est pas sérieux quand on a 98 ans. Le sociologue a peut-être l’ouïe altérée (« *une tragédie auditive* » pour ce grand mélomane) mais l’œil, le verbe, l’esprit, sont, eux, toujours pétillants. Alors que sort son dernier livre de mémoires, *Les souvenirs viennent à ma rencontre*, Edgar Morin nous a reçue dans son appartement du vieux centre de Montpellier. L’occasion d’évoquer quelques souvenirs, piochés dans la vie pleine, si pleine, de celui qui fut héros de la Résistance, dissident communiste, anthropologue de la mort, artisan de la pensée complexe et avocat de l’impératif écologique, et qui a tant aimé « *braconner le savoir* », comme il dit, par-delà les frontières et les étiquettes.

Vous ouvrez ce livre sur la mort...

Je n’avais pas envie de faire des mémoires chronologiques, j’ai voulu me laisser guider par les souvenirs eux-mêmes. Et il se trouve qu’à ma naissance j’ai failli être mort-né, j’avais le cordon ombilical enroulé autour du cou ! Je n’en ai bien

sûr aucun souvenir, c'est mon père qui me l'a raconté, bien des années après. J'ai échappé à la mort dès mes premiers instants de vie, et même avant, puisque ma pauvre mère, qui avait une lésion au cœur, avait essayé d'avorter. Mais j'ai résisté.

“Ni mon père ni le reste de ma famille ne m'a transmis de culture.”

Votre incroyable soif de vivre était donc en vous dès le commencement !

Ce qui est certain, c'est que j'ai eu très tôt une curiosité polymorphe que rien n'a inhibée. Etant fils unique, avant même la mort de ma mère (j'avais 10 ans), je me suis rué sur la lecture. Les livres sont devenus mes compagnons permanents, de la comtesse de Ségur à Dostoïevski, qui m'a tant marqué à l'adolescence. Cette soif du monde, de l'ailleurs, a aussi été favorisée par le fait que ni mon père ni le reste de ma famille ne m'a transmis de culture, au sens de « vérités ». J'ai cherché mes vérités par moi-même, un peu partout.

Mais il est difficile de déterminer quel a été le déclencheur de ma soif de vivre, après que j'ai sombré dans le désespoir... Pendant des semaines, ma famille a cru bon me cacher la mort de ma mère. Quand j'ai compris, ce fut un Hiroshima intérieur. Mais j'ai enseveli ma douleur. Peut-être n'arrivais-je pas à vivre parce que mon père voulait trop me protéger ? Quelque chose s'est ouvert en moi quand il a été mobilisé, en 1939, et que je me suis émancipé de ma famille en me réfugiant à Toulouse. Là, j'ai commencé à vivre, intensément.

Vous étiez alors gaulliste, communiste, juif, patriote et internationaliste... C'était compliqué de faire coexister en vous ces différentes identités ?

Je me suis toujours senti d'ici et d'ailleurs. C'est lié à mon ascendance, je suis à la fois issu du peuple maudit (et non pas du peuple élu !) et nourri de culture européenne, notamment française. Dès l'enfance, je me suis senti étrange. Et plus encore quand je suis devenu orphelin, au milieu de garçons qui avaient tous leur mère. J'ai très vite dû accepter une dualité en moi.

La découverte, chez Hegel ou Héraclite, que la contradiction n'est pas un défaut, mais une force, m'a beaucoup aidé. Je me suis dit : les antagonismes que je porte en moi sont complémentaires, ils m'enrichissent !

“Le communisme fut pour moi une religion de salut terrestre !”

Je l'ai ressenti, très concrètement, pendant la Résistance : j'avais d'un côté un lien mystique avec le Parti communiste et mes camarades, qui étaient souvent des gens fermés, sectaires, avec lesquels je ne me sentais pas forcément bien, et, de l'autre, un lien concret avec mes autres compagnons de route. Et cela m'allait très bien.

Cette multiplicité est d'ailleurs inscrite sur votre carte d'identité : Edgar Nahoum, dit Edgar Morin (à l'origine, votre pseudonyme de résistant). Vous n'avez pas voulu choisir ?

Non. J'ai préféré ne rien modifier. Aujourd'hui, c'est un peu gênant lors des contrôles aux frontières, car une norme internationale interdit depuis quelques années de mentionner tout pseudonyme sur un passeport. Or on m'invite

souvent à l'étranger... Mais excepté ces récents ennuis, je suis content d'être resté le fils de mon père et le fils de mes œuvres !

Cela dit, ce n'est qu'avec le temps que j'ai compris pourquoi il était bon, non pas de vivre sous des identités séparées comme Dr Jekyll et Mr Hyde, mais de sentir que celles-ci communiquaient entre elles. J'assume les aspects divers de mon être, qui sont reliés. Je suis sceptique et je suis mystique. Je suis rationnel et je suis religieux. Ce sont des complémentarités antagonistes, elles se combattent et se complètent en moi. Le communisme, par exemple, fut pour moi une religion de salut terrestre !

Mais vous avez fini par y renoncer. Pourquoi cette rupture avec le Parti communiste a-t-elle été si difficile ?

Parce que c'était devenu à la fois une famille et une église. Nous croyions être communistes pour des raisons rationnelles, alors que nous l'étions pour des raisons mystico-religieuses ! Il y avait quelque chose de sacré dans le Parti. Quand vous alliez à l'immeuble du Parti, vous sentiez que vous pénétriez dans le Saint des Saints, votre responsable vous disait « *le Parti te demande* », c'était une instance transcendante qui nous commandait, comme un dieu invisible. Quand je rencontrais des communistes à l'étranger, nous nous reconnaissions, c'était la famille.

La rupture a été compliquée. J'ai perdu la foi en 1949, au moment des premiers procès d'épuration de l'après-guerre dans les démocraties populaires. Eœuré, je n'ai pas repris ma carte. Mais je n'ai pas osé le dire. J'ai été exclu deux ans plus tard... J'ai protesté en disant « *mais non, attendez !* », même si, au fond, je ne pouvais plus taire la contradiction en moi. J'ai pleuré en sortant dans la rue, j'ai pleuré le soir chez moi, mais le lendemain matin je chantais comme un pinson. La contradiction était enfin résolue.

“Les écologistes (version politique) ne se sont pas vraiment cultivés.”

Vous n'avez pas été tenté, ensuite, par les Verts, vous qui avez très tôt écrit sur l'écologie ?

Non. J'ai compris que mon destin était de m'exprimer en tant que personne. Et puis, les partis sont devenus quelque chose de très prosaïque et sclérosé... Cela dit, j'ai eu de bons rapports avec les différents dirigeants des Verts. Mais les écologistes (version politique) ne se sont jamais inspirés des œuvres des auteurs qui se sont emparés de la question écologique à partir des années 1960 ([Serge Moscovici](#), André Gorz, René Dumont ou moi). Ils ne se sont pas vraiment cultivés.

Vous vous sentez toujours de gauche ?

Oui, mais de façon indépendante de ce qu'on appelle « la gauche officielle ». Pour moi, être de gauche, c'est se référer à trois sources qui s'entremêlaient à la fin du XIXe siècle et se sont ensuite opposées. La source libertaire : la possibilité pour l'individu de s'épanouir. La source socialiste : l'amélioration de la société. La source communiste : le souci de la fraternité. Ce à quoi j'ai ajouté la source écologiste.

“L'essentiel de ma pensée est resté minoritaire.”

Je n'ai jamais cru qu'on pourrait avoir un monde parfait, harmonieux, et je condamne l'idée de « meilleur des mondes ». Mais j'adhère à celle d'un monde meilleur, qui peut être amélioré... Je pourrais le formuler autrement, en vous disant que du temps du communisme il y avait les « droitiers », qui voulaient sauvegarder des libertés individuelles, et les « gauchistes », qui voulaient aller jusqu'au bout de la révolution. Et moi, je me suis défini comme un « droitogauchiste ». Tout doit être changé, mais il faut sauver les libertés !

Toujours cette manière de vous situer entre différents mondes ?

Voilà pourquoi je suis incompris. Car les gens pensent souvent de façon binaire, dichotomique, alors que je pense « et, et ».

Vous en avez souffert ?

J'en souffre encore. Je suis certes assez connu, mais l'essentiel de ma pensée, de ma volonté de relier les choses qui sont séparées ou antagonistes, est resté minoritaire. La pensée complexe n'est pas inscrite dans l'éducation. On continue à enseigner une façon de penser compartimentée et réductrice. Ce n'est pas propre à la France : le modèle de l'université reposant sur des disciplines séparées, créé à Berlin au début du XIXe siècle, est devenu universel.

Pour ma part, je suis transdisciplinaire, car je me suis rendu compte que, pour traiter un problème important, il faut réunir des savoirs dispersés. Certains, qui ont la même sensibilité que moi, ont adopté cette approche ; j'ai quelques compagnons fidèles, comme le chercheur Jean-Louis Le Moigne, auteur en 1977 de *La Théorie du système général*, mais ce n'est même pas une confrérie, c'est une diaspora non reconnue...

Vous êtes d'ailleurs sévère avec les intellectuels idéologues qui, écrivez-vous, n'ont cessé de régner en France !

Il y a eu quelques parenthèses, par exemple, aux alentours de 1956, avec le rapport Khrouchtchev, l'Octobre polonais, l'insurrection hongroise, la crise du canal de Suez et, deux ans après, le putsch d'Alger... A ce moment-là, les croyances ont vacillé et mes amis et moi avons eu quelque audience, grâce à la revue *Arguments*.

Puis ça s'est refermé. Au marxisme de Sartre et de Lefebvre, relativement ouvert, a succédé le marxisme d'Althusser, rigide et dogmatique. Entre 1950 et 1970 vint la grande époque du structuralisme (époque de crétinisation très distinguée qui fut alimentée par des esprits subtils et de bons écrivains), qui étudiait les faits humains à travers l'observation de relations symboliques, d'un réseau de structures auxquelles l'homme participerait sans en être conscient... Et puis ça s'est à nouveau ouvert en 1977-1978, au moment de la démythification de la Chine maoïste et du Cambodge communiste de Pol Pot, de la diffusion plus grande du message des dissidents soviétiques, et du déclin du structuralisme...

Heureusement, il y a eu vos nombreux compagnonnages. Vous vous décrivez comme un arbre solitaire, mais très sociable tout de même ?

J'ai déjà écrit des autobiographies intellectuelles ; j'ai voulu raconter la part affective de ma vie, les émotions, les rencontres. Car j'ai passé ma vie à trouver des frères et des sœurs... Les philosophes Claude Lefort et Cornelius

Castoriadis, par exemple, à partir des années 60, avec qui j'étais en dehors des courants dominants dans le monde intellectuel de l'époque, ce qui a renforcé notre fraternité. Ils font partie de ceux dont je me suis senti le plus proche, intellectuellement, politiquement et philosophiquement, en dépit de différences incontestables. Nous avons eu de ces polémiques, c'était parfois tonitruant !

"Marguerite Duras, j'adorais son visage, elle avait une beauté eurasienne, elle me plaisait infiniment."

Mais mes premiers compagnons ont été Dionys Mascolo, Robert Antelme et Marguerite Duras, qui ont joué un rôle très fort dans ma vie. Nous avons vécu en communauté, et en communion. Ils étaient bien plus qu'une famille. Une famille d'élection...

A propos d'émotions, vous semblez regretter qu'il ne se soit finalement rien passé avec Marguerite Duras...

J'adorais son visage, elle avait une beauté eurasienne, oui, elle me plaisait infiniment. Mais cela aurait provoqué une tornade au sein de notre communauté, j'ai voulu épargner Violette, ma compagne et épouse. Et puis, Dionys [*amant de Duras, ndlr*] était très jaloux, tout en ayant sa propre vie...

Ces souvenirs font d'ailleurs la part belle à vos nombreuses « aimantations » !

Oui, l'amour à la fois psychique et physique a joué un rôle capital dans ma vie, y compris intellectuelle. Pour écrire *La Méthode*, ce travail de longue haleine, j'avais besoin de combustion amoureuse... Mais je ne suis pas un séducteur, je suis un adorateur ! Le séducteur veut collectionner, il aime séduire pour séduire. Et moi, je suis le contraire, je ne veux séduire que si je suis déjà séduit.

Vous êtes nostalgique ?

En écrivant ces souvenirs, j'ai surtout été heureux de revitaliser en moi ces personnes présentes dans ma mémoire et qui sont presque toutes mortes. Bien sûr, j'ai beaucoup de paradis perdus, voire désintégrés. Marguerite, Dionys, Robert se sont séparés alors qu'ils étaient unis comme les doigts de la main... La terrible loi de la dispersion et de la séparation, qui n'est autre que la loi de la mort avant la mort elle-même, a joué. Je le constate, je m'y résigne, il ne pouvait en être autrement.

"Le somnambulisme reste total, alors que nous sommes dans une communauté de destin face au péril écologique."

Le tout, c'est que j'ai pu rebondir dans la vie. En 2009, après un amour très profond pour Edwige [*qu'il a épousée en 1978 et avec qui il a vécu jusqu'en 2008, date de sa mort, ndlr*], qui reste inoubliée, j'ai rencontré Sabah Abouessalam, ma dernière épouse. Ma vie affective, ma vie intellectuelle, ma vie politique, continuent. Je n'ai jamais cessé d'écrire, mes idées se sont de plus en plus fixées sur le sort de la planète, de l'humanité. Voilà ma préoccupation finale.

Vous avez été l'un des premiers à penser l'écologie, dès les années 70. Le monde intellectuel a-t-il pris la mesure du péril ?

Non. Mais voyez comment se sont passés les grands changements dans l'histoire. Le christianisme a mis quatre siècles pour s'imposer, le bouddhisme s'est développé principalement ailleurs qu'en Inde, où il était pourtant né. Le socialisme a mis des années avant de cesser d'être uniquement une idée de philosophe. Il en va de même pour l'écologie.

J'ai assisté à dix années de somnambulisme total de 1930 à 1940, les gens ne comprenaient pas ce qui se passait. Les périls sont différents aujourd'hui, mais le somnambulisme reste total, alors que nous sommes dans une communauté de destin face au péril écologique. Malgré les alertes (le rapport Meadows, les catastrophes de Three Mile Island ou de Tchernobyl, les sols stérilisés, la destruction de la biodiversité, les canicules...), la machine, dans ce qu'elle a de plus destructeur, est toujours à l'œuvre.

“Il nous faut construire ce que j'ai appelé Terre-Patrie.”

C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai rencontré le [pape François](#) le 27 juin dernier. Je lui ai proposé de réunir un symposium d'une dizaine de personnalités ayant toutes à cœur le sort de l'humanité pour lancer une alarme, comme il l'a fait dans la magnifique encyclique *Laudato si'*. Nous avons connu une internationale socialiste, une internationale communiste, mais aujourd'hui, plus qu'une internationale, il nous faut construire ce que j'ai appelé Terre-Patrie, ce sentiment que la Terre est notre patrie, qui englobe nos appartenances, nos nations, sans pour autant les détruire.

Cette prise de conscience émerge, non ?

Il y a les mobilisations des jeunes, des associations qui bataillent contre les vices de notre civilisation, mais elles restent dispersées et sont à la fois infra et suprapolitiques. Manque une pensée politique globale. Mais l'improbable peut surgir et c'est l'une des raisons de mon optimisme.

Les apparents « miracles » historiques m'ont toujours intéressé. Par exemple, Franco en Espagne : il entretient Juan Carlos pour qu'il lui succède et perpétue le franquisme, mais, aussitôt arrivé au pouvoir, celui-ci institue la démocratie ! Ou Gorbatchev, secrétaire général du Parti communiste de l'URSS, qui entreprend de réformer son parti en profondeur, sans savoir qu'il le détruira... Autre miracle : après un pape ultraconservateur, arrive ce pape François, qui renoue avec l'Évangile.

“Pour moi, ce sont les forces vitales qui refoulent l'angoisse de mort.”

Nous sommes aujourd'hui dans une période de crise profonde, et non pas de progression. Mais c'est dans ces moments que les idées fermentent. Je crois aux îlots de résistance, à tous ceux qui refusent de se résigner face à l'abîme, aux dégradations : il y en a dans [l'agro-écologie](#), les écoquartiers, les Amap (Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne)... Ce sont autant de raisons d'espérer, de voir plus loin, alors qu'il me reste peu à vivre.

Vous pensez souvent à la mort ?

L'idée de la mort m'arrive de temps en temps, tantôt comme une angoisse, tantôt comme un constat auquel il faut se résigner. Parfois je me sens très

fatigué et je me dis : tiens, cela ressemble peut-être à cela. Ou bien je suis envahi par la sensation d'un grand vide, comme la dissolution de mon moi. Puis cette idée s'en va, chassée par les forces de vie. Pour moi, ce sont les forces vitales qui refoulent l'angoisse de mort. La poésie aussi. Alors j'essaye de réduire la part de prose dans ma vie au profit de la part de poésie. Et c'est à partir de la poésie que je peux trouver des moments de bonheur...

EDGAR MORIN EN QUELQUES DATES

1921 Naissance à Paris.

1931 Mort de Luna, sa mère.

1941 Rejoint le PCF et entre dans la Résistance.

1950 Entre au CNRS.

1977 Publication du premier tome de *La Méthode*.

2011 Publication de *La Voie : pour l'avenir de l'humanité*.

A lire

Les souvenirs viennent à ma rencontre, éd. Fayard, 450 p., 26 € (sortie le 4 septembre).

A voir et à écouter

Edgar Morin sera l'invité de Télérama Dialogue, lundi 23 septembre au Théâtre du Rond-Point, Paris 8e.